

Agathe Rousselle sur le red carpet pour le film A Second Life. Photo de David O'Connell - Getty Images

Le jour de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris, Elisabeth jongle entre la gestion de locations de courte durée et sa dépression. Pour échapper au chaos de la ville, elle retire souvent ses appareils auditifs et se réfugie dans le silence. Sa rencontre avec Elijah, un Californien insouciant, la déstabilise. Mais en perdant ses appareils en plein cœur des festivités, elle n'a d'autre choix que d'affronter ses peurs et de s'ouvrir aux autres.



« Filmer un événement réel »

Laurent Slama aime les défis : filmer Paris en plan séquence pendant 1h30 dans ANNÉES 20, et pour A SECOND LIFE, filmer la capitale durant l'effervescence des JO 2024. Filmer un événement réel pour les besoins d'une œuvre de fiction est un parti-pris de cinéma qui permet de garder une trace d'un moment historique avec une lecture artistique. Il s'agit de réussir à faire se croiser une trajectoire individuelle, celle d'un ou plusieurs personnages, et la dimension collective et sociale des faits. Un tel projet demande de bien se préparer mais surtout de rester léger et adaptable. Parfois les municipalités peuvent prendre des mesures d'interdiction pour des raisons de sécurité et de circulation. Ainsi la Ville de Paris avait-elle proscrit pendant les JO les tournages avec blocage de rues et équipe standard. Il faut dans ce cas savoir fonctionner en équipe réduite avec peu de matériel et pas de véhicule encombrant. Ceci peut exclure certains types de plans ou de cadrages qui nécessiteraient des grues ou autre matériel qu'on ne peut pas déplacer dans toutes les circonstances, notamment dans des lieux encombrés de monde. Il s'agit donc de rester réaliste dans ses ambitions esthétiques. Il faut également composer avec les aléas de dernière minute, tels que la pluie importante durant la cérémonie d'ouverture. Il est important de pouvoir déplacer une scène ou la modifier en fonction des circonstances car la réalité d'un événement qui ne peut être capté qu'une fois ne se présentera pas forcément comme attendue. Se posent aussi des questions d'autorisation de droit à l'image pour les personnes apparaissant dans le film. Il est autorisé de filmer une foule dans un lieu public, mais si des gens apparaissent de façon isolée en étant reconnaissables, voire qu'on décide de leur donner un rôle de silhouette parlante, il faut absolument être juridiquement sûr de leur accord écrit, voire de celui de leur hiérarchie.



CELUI QUI FABRIQUE

Entretien avec Laurent Slama

C'est ton troisième long-métrage tourné à Paris : quel lien entretiens-tu avec la ville ?

J'ai vécu à Paris à partir de l'âge de 21 ans. Le Paris que j'ai découvert alors était très peu représenté au cinéma. Pour moi, c'était une ville dans laquelle on passe énormément de temps dans les transports, où la densité de population rend la vie très intense, parfois épuisante. C'est aussi une ville de pouvoir, de luxe, marquée par de fortes disparités. Une ville dans laquelle on peut vite se sentir écrasé quand on n'a pas d'argent ou de statut social. Donc j'avais vraiment envie de sortir le cinéma des appartements bourgeois, des dispositifs ultra lourds et de le confronter à la foule, à cette ville avec laquelle nous sommes en contact tous les jours.

Tourner à Paris est devenu une évidence, quelque chose de profondément stimulant, comme un grand terrain de jeu. J'ai toujours été fasciné par la manière dont certains films de la Nouvelle Vague ont plongé le cinéma français dans un Paris vivant, traversé, en mouvement — je pense notamment à CLÉO DE 5 À 7. Ces films n'étaient pas polis, et c'est cette impertinence qu'il est intéressant de retrouver quand on filme la capitale. Avec la miniaturisation des caméras et des moyens techniques, il est aujourd'hui possible d'aller encore plus loin que nos aînés, de se glisser dans la ville et d'y faire de la fiction sans déranger le réel. Pourtant, ces nouveaux outils restent très peu utilisés dans le cinéma français (à de rares exceptions près, comme L'HISTOIRE DE SOULEYMANE de Boris Lojkine).

J'ai accès à cœur de plonger chaque film dans Paris, et de chercher l'inattendu, en ne contrôlant pas tout, en faisant confiance au hasard. Pour cela, j'aime me fondre dans la ville avec l'équipe technique la plus réduite



L'intrigue d'A SECOND LIFE a lieu durant les Jeux Olympiques de Paris 2024, on pourrait considérer que se déroulant en été, le film doit sortir en été. Dater une sortie est une question récurrente pour des distributeurs, qui se pose après chaque acquisition. Parfois, le contrat d'achat des droits pose certaines contraintes, telles qu'une

possible. Le fait d'être très léger, de pouvoir se déplacer facilement et parfois de déplacer des séquences au dernier moment, rend le tournage extrêmement stimulant. Cela permet d'impliquer toute l'équipe et de rendre le film comme une vraie œuvre collective. C'est aussi de cette manière que la ville devient une présence sensible dans le film.

Tu as écrit, réalisé, produit et assuré la photographie du film : comment jongles-tu entre ces différentes casquettes ?

Je suis autodidacte. Je n'ai jamais eu de bons résultats scolaires et j'ai décidé de ne pas faire d'études, pour commencer à travailler directement dans l'audiovisuel. J'ai appris en faisant. J'ai découvert différents postes et j'ai principalement travaillé dans la publicité, le film institutionnel et le documentaire. J'ai accepté tout ce qu'on me proposait, parce que je voulais faire du cinéma et que j'avais trouvé un moyen de me former techniquement tout en gagnant ma vie.

J'y ai appris l'inventivité, le fait de devoir trouver des solutions sur chaque projet, et surtout l'envie de travailler au plus près du réel. N'ayant aucun diplôme, aucun contact, et ne venant pas d'une famille de cinéma ou artistique, j'ai rapidement décidé de me lancer seul avec tout le savoir que j'avais sur un premier film. J'ai donc occupé plusieurs postes par la force des choses : parce que je savais les faire, mais aussi parce que je n'avais pas les moyens de financer une équipe plus complète. En évoluant, j'ai continué dans cette direction, parce que cela me semblait être la manière la plus juste de faire du cinéma.

Pour la partie image, par exemple, j'aime être très proche des acteur·ices avec qui je travaille, et être pleinement impliqué dans ce moment que l'on vit ensemble. Pour moi, c'est une manière de danser avec eux. Je tiens la caméra, je suis dans la scène avec eux, on partage un langage corporel commun. Je n'arriverais pas à rester assis devant

simultanée avec le pays d'origine. Autrement, on peut prendre en compte des critères de cohérence interne : par exemple LA RÉCRÉATION DE JUILLET est effectivement sorti en juillet, les films évoquant les fêtes de fin d'année sont souvent en salles en décembre, etc. Le public est influencé par le calendrier, les films provoquant la peur sont attendus pour Halloween, les films à voir en famille à Noël, les blockbusters d'action plutôt en été... On

un retour vidéo, loin de ce qui se joue au moment du tournage. Pour la partie production, sur ce film, j'ai une nouvelle fois travaillé selon un schéma éloigné des modèles classiques. J'ai pu le faire grâce à une équipe très réduite particulièrement talentueuse et volontaire avec qui j'ai tourné, monté et post-produit le film. C'est évidemment plus difficile de travailler dans ces conditions, mais ce choix offre une liberté sans commune mesure. Il permet aussi de travailler plus rapidement, sans attendre de très longues années avant que le film puisse exister. Pour moi, ce mode de production n'a jamais été une limitation, mais plutôt une force. Sur mes trois premiers films, il s'est imposé comme un choix politique.

C'est le premier film que tu signes avec ton vrai nom et non plus sous un pseudonyme : pourquoi ce choix ?

Quand j'ai commencé, le pseudonyme est arrivé comme une évidence. J'aimais cette idée que l'on s'intéresse d'abord au film plutôt qu'à la personne qui le fait. C'était une manière de me mettre de la distance entre moi et le film, et aussi une position très inspirée par la musique et la littérature, où les pseudonymes sont nombreux et font partie intégrante des œuvres.

Avec le temps, cette idée à peu à peu perdu de son sens. Je me suis rendu compte que c'était devenu comme un masque et que ça ne me servait plus vraiment, et qu'il créait même une forme de distance inutile. A SECOND LIFE est un film plus intime, plus exposé, et il me semblait juste de l'assumer pleinement.

Laisser partir ce pseudonyme a été un geste assez simple, presque naturel. J'ai aussi aimé l'idée de le transmettre au personnage principal du film, comme si ce nom continuait d'exister autrement, à l'intérieur même de l'histoire. C'était une manière de tourner une page, sans renier ce qui a précédé, mais en étant plus aligné avec l'endroit où j'en suis aujourd'hui.

doit aussi considérer la cohérence du catalogue sur l'ensemble d'une année : comment répartir les films en fonction de leur public cible, leurs thématiques, leur genre... ? On évitera de sortir coup sur coup deux films trop similaires, ou avec des titres que l'on peut confondre, par exemple. Ensuite, il faut prendre en compte des facteurs liés à l'économie du cinéma et sa chronologie : si on espère une sélection de l'œuvre dans des festivals, on la datera



CELLE QUI ANALYSE

Critique d'Angelyne Vaillant parue sur Cult News

A SECOND LIFE aborde avec sensibilité la question de la surdité et de son impact sur le mental des personnes malentendantes, dans le fourmillement de la ville de Paris à l'été 2024. Agathe Rousselle, dans le rôle principal d'Elisabeth, incarne une jeune femme malentendante, qui travaille dans une entreprise de conciergerie. Alors qu'elle jongle entre son travail et sa dépression, on la suit dans le tumulte de la première journée des Jeux Olympiques de Paris. Pour se donner un peu de répit dans le brouhaha de la capitale, elle enlève ses appareils auditifs. Laurent Slama, le réalisateur, nous plonge dans le « corps » d'Elisabeth, en diminuant et étouffant le bruit de fond lorsqu'elle retire ses appareils. Le spectateur est en immersion dans la peau d'une personne malentendante. Pour rendre réaliste le handicap d'Elisabeth, Laurent Slama a contacté deux femmes malentendantes, Rose Paynel et Zoé Besmond de Senneville pour accompagner Agathe Rousselle dans le processus de création du personnage, dans l'attitude, les sensations, mais aussi en amont pour l'écriture du scénario. Le film s'ouvre sur une scène de désespoir total : Elisabeth, au bord de l'irréparable. Pourtant, ce qui s'annonçait comme un drame sombre se transforme rapidement en une trajectoire pleine d'espoir. La rencontre avec Elijah, Californien à l'insouciance communicative, agit comme un déclic. Ensemble, ils arpentent un Paris qui devient le théâtre d'une lente renaissance. La force du récit réside dans son

équilibre : si l'héroïne réapprend à s'ouvrir aux autres, ses vieux démons ne sont jamais loin. La scène pivot du Club France, où un vent de panique l'isole à nouveau, illustre parfaitement la fragilité de sa reconstruction. Entre chutes et rechutes, le film évite les clichés et montre avec justesse que c'est parfois en perdant ses derniers repères comme son emploi que l'on trouve enfin le courage de choisir sa propre voie. Bien que le film se concentre sur le handicap et la force mentale nécessaire pour vivre avec la surdité, l'amitié y occupe une place tout aussi essentielle. Le récit évite les clichés : entre Elisabeth et Elijah, il n'y a ni ambiguïté ni romance, mais simplement une rencontre sincère et salvatrice. Cette quête d'espoir est sublimée par la photographie du film. En profitant de la beauté de Paris et de ses lumières de fin de journée, le réalisateur filme de nombreux plans au soleil couchant, baignant l'écran de couleurs dorées qui contrastent avec la noirceur intérieure de l'héroïne. Il y a toujours moyen de trouver quelque chose de beau dans le chaos.



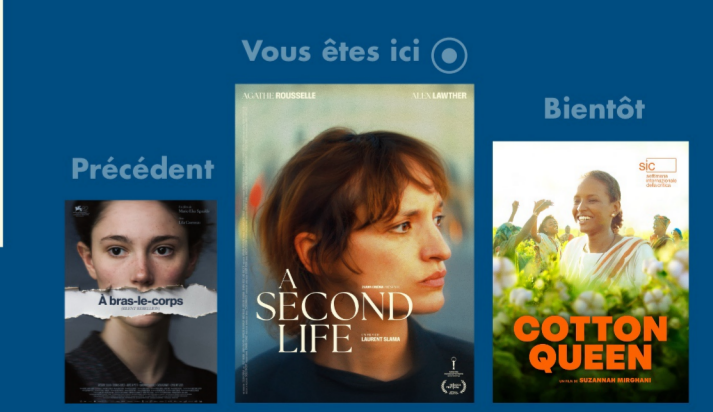
CEUX QUI DISTRIBUENT

Chez Wayna Pitch on reste fidèle aux cinéastes, même quand ils changent d'identité ! Vous avez peut-être déjà vu le film précédent de Laurent Slama, ANNÉES 20, que nous avions distribué au cinéma en 2022 et pour lequel nous avions organisé une tournée d'avant-premières inédites : ANNÉES 20 LIVE. Le réalisateur portait alors le pseudonyme d'Elisabeth Vogler, qu'il a transmis à la protagoniste de son nouveau film.

Pour tout savoir sur notre ligne éditoriale et notre catalogue, et choisir votre nouvelle pépite à découvrir au cinéma, rendez-vous sur notre site : wayna.fr



Pour la sortie de chacun de nos films, nous vous proposons ce document d'informations sur un film avec des "tricks" destinés aux spectateurs désireux de comprendre la grande fabrique des films. Aujourd'hui, tout le monde peut faire un film avec un simple smartphone, le plus important est l'histoire que l'on veut raconter. Un objectif est de partager des informations simples pour améliorer la qualité des films "faits à la maison", mais nous voulons également aider les spectateurs à comprendre les étapes du processus de création et de diffusion des films. Retrouvez tous ces documents sur www.waynapitch.com/tricks



Abonnez-vous à notre newsletter : www.waynapitch.fr/newsletter